

ABONNEMENTS

Canada et États-Unis
UN AN..... \$2.00
SIX MOIS..... \$1.00
Étranger (Union postale.)
UN AN..... f. 13.50

LA VÉRITÉ

REVUE HEBDOMADAIRE

" VERITAS LIBERABIT VOS—LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES. "

AVIS

TOUTE DEMANDE DE
CHANGEMENT D'ADRESSE
DOIT ÊTRE ACCOMPAGNÉE
DE L'ANCIENNE ADRESSE.

Téléphone : 712

J.-P. Tardivel, Directeur-Propriétaire

Bureaux : Chemin Sainte-Foye près Québec

N.-D. DE QUEBEC
SAMEDI 5 JUILLET 1902

LETTRE ENCYCLIQUE

— DE —

NOTRE TRÈS SAINT-PÈRE

LEON XIII

Pape par la Divine Providence

AUX PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHE-
VÊQUES, ÉVÊQUES ET AUTRES ORDI-
NAIRES, EN PAIX ET COMMU-
NION AVEC LE SIÈGE
APOSTOLIQUE

De la très Sainte Eucharistie

A nos vénérables frères les patriarches,
primats, archevêques, évêques, et autres
ordinaires, en paix et communion
avec le Siège Apostolique.

LÉON XIII, PAPE

Vénérables frères,

Salut et bénédiction apostolique.

Nous sommes efforcé jusqu'à présent, en raison du caractère sacré de Notre ministère, et Nous efforcerons jusqu'à Notre dernier souffle de vie, avec le secours de Jésus-Christ, de méditer et de suivre les exemples d'admirable sollicitude pour le salut des hommes que lui-même a donnés d'une façon si éminente. Traversant une époque qui n'est que trop violemment hostile à la vérité et à la justice, Nous n'avons jamais cessé, autant qu'il était en Nous, et comme vous l'a montré de nouveau Notre très récente Lettre apostolique, d'adresser au monde les enseignements et les avertissements appropriés, de prendre les mesures qui nous paraissent les plus efficaces, soit pour combattre la contagion de multiples erreurs, soit pour ranimer la vigueur de la vie chrétienne. Parmi ces actes, il en est deux de date plus récente étroitement liés l'un à l'autre, et dont le souvenir Nous apporte des fruits bien opportuns de consolation, au milieu de tant de causes de tristesse qui Nous accablent. Le premier, c'est que Nous avons jugé très salutaire de consacrer par une particulière solennité l'universalité du genre humain au Sacré Cœur du Christ Rédempteur ; le second, c'est que Nous avons très vivement exhorté tous les hommes qui professent la foi chrétienne à s'attacher à Celui-là même qui, soit pour les individus, soit au point de vue social, est divinément la Voie, la Vérité et la Vie.

Et maintenant, Notre même charité apostolique, veillant sur les destinées

de l'Eglise, Nous engage et en quelque sorte Nous pousse à apporter à Nos desseins déjà réalisés leur couronnement : c'est à-dire que Nous voulons recommander plus instamment au peuple chrétien la dévotion envers la très sainte Eucharistie, car elle est le don très divin sortie du fond du Cœur du même Rédempteur, qui désira d'un vif désir cette union toute spéciale avec les hommes ; elle est en outre très propre à nous assurer en abondance les fruits salutaires de sa Rédemption.

D'ailleurs, en vertu de cette même autorité et inspiré par ce même zèle, Nous avons déjà pris dans cet ordre d'idées diverses mesures. Il est doux de rappeler qu'entre autres décisions Nous avons fortifié de Notre légitime approbation et enrichi de privilèges de nombreuses institutions et associations consacrées à l'adoration perpétuelle de la divine Hostie ; Nous avons fait en sorte que des congrès eucharistiques fussent tenus avec la solennité convenable et avec un égal profit ; Nous avons attribué à cette œuvre et à celles dont le but est analogue, comme patron céleste, Paschal Baylon, qui professait à un degré remarquable la dévotion envers le mystère eucharistique.

Il Nous plaît donc, Vénérables Frères, de vous entretenir de quelques points concernant ce même mystère, à la défense et à la gloire duquel travailla toujours le zèle de l'Eglise, non sans que des martyrs lui aient rendu un éclatant témoignage, ce mystère qui inspira magnifiquement la doctrine et l'éloquence d'hommes éminents, et aussi les divers arts. Nous avons pour objet de rendre plus évidente et de mettre plus en relief la vertu de l'Eucharistie, surtout en ce qui touche sa grande efficacité pour la satisfaction des besoins présents. Puisque Notre Seigneur Jésus-Christ, sur le point d'achever sa vie mortelle, laissa ce monument de son immense amour envers les hommes et ce puissant secours pour la vie du monde (1) Nous ne pouvons rien souhaiter de plus doux, Nous qui sommes près du terme de Notre vie, que de pouvoir ranimer et fortifier dans toutes les âmes des sentiment de gratitude et d'une légitime dévotion envers ce Sacrement admirable, sur lequel Nous pensons que reposent surtout l'espoir et l'assurance du salut et de la paix, si ardemment souhaitée par les vœux inquiets de chacun.

Il ne manquera certes pas d'hommes qui s'étonneront de Nous voir estimer que c'est surtout par de tels remèdes et de tels appuis qu'il faut soulager un siècle troublé de fond en comble et accablé de maux si graves ; peut-être ces mêmes hommes recevront-ils Nos paroles avec un dédaigneux

(1) Joan, vi, 52.

ennui. Cela provient surtout de l'orgueil : lorsque ce vice pénètre dans les âmes, il est fatal que languisse en elles la foi chrétienne, qui exige une soumission très religieuse de l'esprit : nécessairement aussi, d'horribles ténèbres enveloppent pour ces âmes les vérités divines, et à beaucoup de ces infortunés s'applique la parole : *Ce qu'ils ignorent, ils le blasphèment.* Mais Nous sommes si loin de les exclure pour cela du dessein que Nous avons formé, qu'au contraire Nous avons résolu d'apporter avec plus de zèle la lumière à ceux qui sont animés de bonnes intentions, et d'implorer par une pieuse et fraternelle prière le pardon de Dieu sur ceux qui tournent en dérision les choses sacrées.

Connaître par une foi parfaite la vertu de la très sainte Eucharistie telle qu'elle est, c'est la même chose que connaître quelle est l'œuvre que, dans l'intérêt du genre humain, Dieu fait homme mena à sa perfection, par sa puissante miséricorde. En effet, de même qu'une foi éclairée nous impose l'obligation de confesser et d'honorer le Christ comme l'auteur souverain de notre salut, qui, par sa sagesse, par ses lois, par ses enseignements, par ses exemples et par l'effusion de son sang, renouvela toutes choses, ainsi Nous devons le reconnaître et l'adorer réellement présent dans l'Eucharistie, pour demeurer très véritablement parmi les hommes jusqu'à la fin des temps, pour tirer de lui-même et leur communiquer avec une éternelle abondance les bienfaits de la rédemption, comme un bon maître et un bon pasteur, et comme un très puissant intercesseur auprès de son Père.

Celui qui méditera avec attention et piété sur les trésors découlant de l'Eucharistie comprendra que le meilleur et le plus éminent est celui qui renferme tous les autres, quels qu'ils soient : c'est d'elle, en effet, que découle sur les hommes cette vie qui est vraiment la vie : *Le pain que je donnerai est ma chair, pour la vie du monde* (2).

Ce n'est pas d'une seule manière, ainsi que Nous l'avons exposé ailleurs, que le Christ est la vie, Lui qui proclama que le but de sa venue parmi les hommes, c'était de leur apporter avec certitude l'abondance d'une vie plus qu'humaine : *Je suis venu afin que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient surabondamment* (3). Et, en effet, dès qu'eurent paru sur la terre la bonté de Dieu, notre Sauveur, et son amour pour les hommes (4), aussitôt, personne ne l'ignore, se manifesta une certaine force qui renouvela tout l'ordre des choses, qui se répandit dans toutes les veines de la société civile et domesti-

(2) Jean, vi, 52.

(3) Jean, x, 10.

(4) Tite, iii, 4.

que. De nouveaux liens unirent l'homme à l'homme ; de nouvelles lois naquirent, ainsi que de nouveaux devoirs privés et publics ; une nouvelle carrière fut ouverte aux institutions civiles, aux sciences, aux arts ; ce qui est le principal, les esprits et les cœurs des hommes furent ramenés vers la vérité de la religion et la pureté des mœurs ; bien plus, une vie vraiment céleste et divine fut communiquée aux hommes. C'est ce que désignent les expressions qui reviennent souvent dans les lettres sacrées : *le bois de vie, la parole de vie, le livre de vie, la couronne de vie, et spécialement le pain de vie.*

Mais, puisque cette vie dont Nous parlons a une similitude accentuée avec la vie naturelle, puisque comme l'autre elle est entretenue et ranimée par la nourriture, il faut aussi la sustenter et la fortifier par un aliment approprié. Il est bon de rappeler ici en quel temps et de quelle manière le Christ a invité et conduit les âmes des hommes à recevoir convenablement et saintement le pain vivant qu'il devait leur donner. Lorsque se fut répandue la nouvelle du miracle qu'il avait accompli sur le rivage du lac de Tibériade, en multipliant les pains pour rassasier la multitude, aussitôt de nombreuses personnes accoururent vers Lui, dans l'espérance d'obtenir le même bienfait. Jésus saisit cette occasion ; de même que jadis, au sujet de l'eau du puits qu'elle devait tirer, il avait inspiré à la Samaritaine la soif de l'eau qui jaillit pour la vie éternelle (5), ainsi il élève les âmes de la multitude affamée, afin qu'elles désirent plus vivement cet autre pain qui demeure pour la vie éternelle (6).

Jésus insiste sur cet enseignement. Le pain dont je parle n'est point, dit-il, cette manne céleste qui nourrit vos pères dans la traversée du désert ; ce n'est pas même celui que naguère vous avez reçu de moi avec admiration ; mais je suis moi-même ce pain. *Je suis le pain de vie* (7). Il inculque plus longuement la même vérité à tous par cette invitation et ce précepte : *Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde* (8). Et lui-même les convainc en ces termes de la gravité du précepte : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.* (9).

(5) Jean, iv, 14.

(6) Jean, iv, 27.

(7) Ib, 48.

(8) Ib, 52.

(9) Ib, 51.

(A suivre.)

LA MALADIE DU ROI

Dans son numéro du 25 juin, le *Star*, de Montréal, publiait, sous forme de dépêche de Londres, même date, un long article intitulé : " Récit authentique de la maladie du Roi. "

D'après ce récit, le Roi avait joui d'une assez bonne santé jusqu'au 14 juin. Il était, cependant, fatigué et rendu extrêmement nerveux par le mauvais temps persistant qui avait dérangé beaucoup de ses plans. Son médecin, sir Francis Laking, craignant une prostration, engagea le Roi à ne pas assister à la revue d'Aldershot, mais à se reposer, afin de mieux se préparer pour les fêtes du couronnement. Sa Majesté, cependant, voulut s'en tenir au programme. Le temps était affreux, et le Roi dut se retirer, avant la fin de la revue. Il eut une syncope (fainting fit), et s'affaissa soudainement. Il revint bientôt à lui, et il déclara à son médecin qu'il avait senti " comme deux mains puissantes qui se posaient sur ses épaules et l'écrasaient. " Il eut aussi un léger frisson et une attaque très marquée de diarrhée (cholera morbus). C'était samedi le 14 juin. Le Roi dut prendre le lit, et y rester jusqu'au lundi, le 16, alors qu'on le crut mieux portant. Il se rendit ce jour-là, en automobile, à Windsor. Son médecin, sir Francis Laking, remarqua, mardi, une contraction des muscles du visage de son patient, ce qui l'alarma, et il fit venir le grand spécialiste pour la paralysie, sir Thomas Barlow. Le Roi eut, mardi après-midi, une très légère attaque de paralysie ; mais il était extrêmement faible, et avait l'intelligence assez obscurcie (was rather dull mentally). Sir Thomas Barlow resta constamment avec le Roi. C'était devenu un grave problème de contrôler l'état mental de Sa Majesté ; car la conviction s'était emparée du Roi qu'il ne porterait jamais la couronne ; en d'autres termes, il croyait à la réalisation de la prophétie d'après laquelle il règnerait, mais ne serait jamais couronné. Il se mit à étudier sans cesse ses symptômes et demandait aux médecins de prendre sa température à chaque instant. Néanmoins, à partir de mercredi, le 18, il reprit des forces, et grâce à une diète sévère, les médecins espéraient qu'il serait en état de supporter la fatigue des cérémonies du couronnement, le 26, pourvu qu'il renoncât à toutes les fonctions publiques où il devait figurer. Ce fut contrairement à l'avis de ses médecins que le Roi se rendit à Londres, lundi le 23. Mais il ne voulait pas causer de l'alarme à ses sujets en changeant radicalement le programme. Pas un journal n'avait imprimé un mot qui pût faire croire que le Roi fût sérieusement malade, et son entourage avait soutenu tranquillement et carrément qu'il allait bien. (1)

L'excitation causée par la réception populaire, à son retour à Londres, lundi, détermina de nouveaux troubles abdominaux. La diarrhée était presque disparue, mais il y avait assez de faiblesse et d'irritation pour occa-

(1) On the other hand, all of the King's entourage had calmly and flatly denied that his condition was anything but good.

sion de l'inflammation, et, mardi matin, le 24 juin, une appendicite bien caractérisée s'était déclarée. Une consultation eut promptement lieu, et il fut vite décidé (it was quickly decided) que les cérémonies du couronnement ne pouvaient pas avoir lieu maintenant, et qu'une opération immédiate était le seul moyen qu'il y eût de sauver la vie du Roi. Cette décision fut mise à exécution aussi rapidement que possible. La remise du couronnement fut notifiée au public. La nouvelle tomba sur la cité comme un coup de foudre d'un ciel sans nuages, et l'on fit venir en toute hâte d'un hôpital voisin les appareils nécessaires pour l'opération.

Même dans les cercles officiels et dans les cercles qui touchent de plus près la cour, la nouvelle de la condition du Roi éclata avec une extrême soudaineté. A onze heures et demie, mardi matin, le 24, l'Amirauté n'en avait aucun soupçon. On croit maintenant que les déclarations faites, au sujet des sorties du Roi en voiture dimanche et lundi (le 15 et le 16) sont sans aucun fondement. De toute nécessité le Roi a dû garder sa chambre presque toute la semaine dernière, surveillé par ses médecins.

Voilà, traduit presque mot pour mot, le récit authentique du *Star*.

Faisons observer, seulement, que, d'après ce récit, le Roi était très mal préparé pour sortir indemne de la grave opération que, dit-on, il a subie, mardi vers deux heures de l'après-midi, le 24 juin. Depuis le 14, c'est-à-dire depuis dix jours, il était sérieusement indisposé, menacé de paralysie, en proie à une grande prostration nerveuse qui affectait même son intelligence, très faible, tourmenté par une idée fixe, etc.

Remarquons aussi que le récit du *Star* affirme, sans hésitation, que l'entourage du Roi mentait froidement au sujet de la santé du Roi, déclarant, sans le moindre scrupule, que sa condition était bonne, lorsque, en réalité (toujours d'après le récit authentique du *Star*) elle était fort mauvaise.

Or qui a menti mentira. Puisqu'on a dit le Roi bien portant lorsqu'il était malade, ne peut-on pas le dire malade quoi qu'il se porte bien ? Qu'en pense le *Star* ?

Il est bon de rappeler ici que, lundi le 23 juin, paraît être la seule occasion où le public ait pu voir Sa Majesté, depuis le commencement de sa maladie, supposée ou réelle, à Aldershot, le 14. Or que disent les dépêches ? Voyez, par exemple, celles qu'a publiées la *Gazette*, de Montréal, 24 juin, première page. On y lit que Sa Majesté, arrivée à la station de Paddington, à midi et demi, " jouissait apparemment de sa santé ordinaire " ; qu'il ne restait guère de traces de son indisposition ; qu'il marchait peut-être un peu plus lourdement, voilà tout. On représente le Roi comme causant familièrement (chatting) avec les fonctionnaires de la gare, et la foule comme remplie d'enthousiasme en constatant de ses propres yeux le retour à la santé du souverain. Et la foule a eu tout le temps voulu pour examiner le roi à loisir, puisqu'il s'est formé une véritable procession qui a conduit le Roi et la Reine au palais de Buckingham. Le cortège a

dû défilé assez lentement. Du reste, la même dépêche annonçait que le soir du 23 le Roi et la Reine ont donné un grand dîner au palais de Buckingham auquel 70 hauts personnages étrangers assistaient. Le dîner a été suivi d'une " brillante réception ", ajoute la dépêche ; laquelle réception a dû nécessairement se prolonger à une heure assez avancée dans la nuit.

Cela ne s'accorde guère avec le récit authentique du *Star*, et n'indique pas un homme sérieusement indisposé de puis plus de huit jours et à la veille de subir une grave opération.

Suivons, maintenant, d'après les dépêches de Londres, le progrès de cette singulière maladie, et de sa remarquable guérison.

Le premier bulletin officiel publié par le secrétaire particulier du Roi, sir Francis Knollys, et signé par les médecins Lister, Smith, Laking, Barlow et Treves, daté du 24 juin, midi et 46 minutes, dit : " Le roi souffre de pérityphlite. Sa condition, samedi, était assez satisfaisante pour permettre d'espérer qu'avec des soins Sa Majesté serait capable de supporter la cérémonie du couronnement. Lundi soir, une recrudescence se manifesta, rendant nécessaire aujourd'hui une opération chirurgicale. "

A deux heures cinq minutes, un autre bulletin annonçait : " L'opération sur le roi Edouard a eu lieu avec succès à deux heures. Sa Majesté dort maintenant. "

Un autre bulletin officiel, à deux heures 46 minutes disait : " L'opération a été faite avec succès. On a trouvé un gros abcès qui a été vidé. Le Roi a bien supporté l'opération et se trouve dans une condition satisfaisante. "

Autre bulletin, à trois heures et demie : " Sa Majesté fait du progrès satisfaisant (is progressing satisfactorily). "

Autre bulletin, à quatre heures et demie, de l'après-midi, toujours mardi, le 24 : " On annonce que le Roi continue à dormir et fait du progrès satisfaisant. "

A six heures du soir : " Sa Majesté continue à faire du progrès satisfaisant et se trouve beaucoup soulagé par l'opération. "

A onze heures et demie du soir, 24 juin, a utre bulletin officiel, signé par trois médecins, Treves Laking et Barlow, qui dit : " La condition du Roi est aussi bonne qu'on pourrait l'espérer après une aussi sérieuse opération. Ses forces se maintiennent ; il y a moins de douleur, et Sa Majesté a pris un peu de nourriture. Il se passera cependant quelques jours avant qu'on puisse dire que le roi Edouard est hors de danger. "

Le matin, à 10 heures et demie, le 25 juin, MM. Treves, Laking et Barlow publient un bulletin qui se lit comme suit : " Sa Majesté a été très agitée et n'a pu dormir pendant la première partie de la nuit. Elle put dormir cependant après une heure du matin, et aucun symptôme alarmant ne s'est présenté. Toutes choses considérées, on peut dire que Sa Majesté progresse d'une manière satisfaisante. "

C'est là, qu'on le remarque bien, le plus mauvais bulletin que ces messieurs aient publié, après l'opération : un peu d'insomnie et d'agitation. A

part cela, tous les bulletins officiels peuvent se résumer ainsi : *The King is making satisfactory progress !*

On n'a jamais donné sa température dans ces bulletins officiels, soi disant pour ne pas alarmer inutilement le public ; mais ne serait-ce pas plutôt pour empêcher les autres médecins de saisir la véritable situation ?

Quoi qu'il en soit, dès le 28 juin, à 10 heures 45 minutes du matin, c'est-à-dire moins de quatre jours après l'opération, les cinq médecins signent un bulletin déclarant ce qui suit : " Nous sommes heureux de pouvoir déclarer que nous considérons maintenant Sa Majesté comme hors de tout danger immédiat. " (Voir le *Star*, de Montréal, le 28 juin, première page.)

Et pour mettre le comble à tout, un bulletin affiché au palais de Buckingham, dimanche, le 29, nous apprend que, la veille, samedi après-midi, QUATRE JOURS après l'opération, le Roi fut transféré de son lit à un canapé où il put s'asseoir ! (Voir le *Star*, 30 juin, page 12.)

La pérityphlite, nous avons à peine besoin de le dire, est une maladie extrêmement grave, particulièrement chez un sujet comme le roi Edouard, qui passe la soixantaine, qui est affligé d'un embonpoint excessif, qui a toujours mené la vie à grandes guides, qui a toujours aimé la bonne chère. En un mot, Sa Majesté était un mauvais sujet pour une opération semblable.

Les médecins, dans leurs bulletins officiels, se sont bien gardés de dire exactement en quoi l'opération a consisté ; mais des écrits, dans les grands journaux de Londres, ayant un caractère officieux, représentaient l'opération comme excessivement grave. On a même prétendu que le chirurgien avait dû enlever un morceau de l'intestin et réunir les deux bouts par un tube. (Affirmation du *Lancet*, principal journal médical de Londres, voir le *Star*, de Montréal, 25 juin, première page, deuxième colonne.)

" Une des plus graves opérations dont font mention les annales de la chirurgie britannique ", est une des phrases sensationnelles qu'on peut lire dans le *Star*, de Montréal, en date du 25 juin, première page, première colonne. " Presque sans espoir ", voilà une autre phrase qu'on lit dans la colonne suivante. Même page, on trouve l'affirmation d'une " très haute autorité médicale " qui déclare que " tant que les tubes qui drainent la cavité créée par l'abcès n'auront pas été enlevés, il sera impossible de dire si le Roi pourra en revenir. "

Aussi, l'impression générale parmi les médecins du monde entier était que le roi devait presque fatalement succomber à cette opération ; qu'il avait à peine une chance sur cent de revenir à la santé.

Et le voilà, cependant, qui surmonte tout sans la moindre hésitation ! On dirait un jeune homme de 25 ans, plein de santé, robuste, n'ayant jamais commis le moindre excès de sa vie, d'aucune sorte, n'ayant pas une goutte de sang vicié dans les veines. Et encore un tel jeune homme reviendrait-il des portes du tombeau de cette façon-là ? Cela ne paraît pas vraisemblable, à

moins de supposer un miracle.

Et remarquez bien que nous ne tenons aucun compte des nouvelles particulières câblées de par le monde, ces jours-ci, disant que Sa Majesté fumait des cigares, le lendemain de l'opération, lisait les dépêches assis dans son lit, mangeait de la soupe, du poisson et des pommes ; qu'il était gai, que sa température était normale, etc.

Toutes ces nouvelles, que les journaux ont publiées sans broncher, comme pour se moquer de leurs lecteurs, sont peut-être vraies ; mais elles seraient parfaitement absurdes si le Roi avait réellement été l'objet, le 24 juin, de la terrible opération que l'on nous a décrite : " l'une des plus graves que mentionnent les annales de la chirurgie anglaise. "

Nous nous en tenons donc strictement aux bulletins officiels, pour dire que la gravité de la maladie du Roi, et de l'opération — si toutefois il y a eu opération — a dû être grandement exagérée, pour des raisons d'Etat.

Nous ne voudrions pas aller aussi loin que le *Soleil* qui disait, dans son numéro du 19 juin :

" Il nous semble que la nouvelle de la maladie du roi a été lancée uniquement pour créer un courant de sympathie, qui ne nuira pas aux grandes fêtes du couronnement. "

On n'a peut-être pas inventé la maladie du Roi de toutes pièces ; et surtout nous n'admettons pas le motif que suppose le *Soleil* ; mais il nous paraît évident qu'on a grandement exagéré les choses, dans un but facile à saisir.

Dans quel but ? nous demander-on peut-être. Tout simplement pour soustraire Sa Majesté au danger, nullement illusoire, d'être assassiné par les anarchistes pendant la procession du Palais de Buckingham à l'Abbaye de Westminster.

Ce danger, disons-nous, n'était nullement illusoire ; au contraire, il était très réel. On avait érigé, à chaque côté de la route que devait suivre le cortège royal, de nombreuses estrades où les spectateurs devaient se placer. Un DEMI-MILLION de sièges y avaient été loués. (Voir le *Star*, de Montréal, 25 juin, première page, troisième colonne). N'est-il pas évident que ces estrades étaient une véritable prime offerte aux anarchistes ?

Et les anarchistes ne sont ni des êtres fictifs, ni des inhabiles, leurs horribles exploits de ces derniers temps l'ont suffisamment prouvé.

Ces assassins étaient avertis, des semaines d'avance, que tel jour, à telle heure, une des têtes couronnées de l'Europe, et non la moins en vue, passerait, lentement, en voiture découverte, par des rues relativement étroites, entre deux rangées d'estrades dominant tout le cortège !

Placés sur une de ces estrades, des anarchistes auraient pu tirer sur le Roi à peu près à loisir ; car les troupes et les gardes autour de la voiture royale n'auraient pu protéger le Souverain en aucune façon contre les balles et les bombes venant de cette hauteur.

Pour nous, faire passer le roi Edouard par cette route, qui n'était ni plus ni moins qu'un *death trap*, c'était l'exposer à un péril aussi affreux qu'inutile. Il n'avait pas une chance sur

mille d'en sortir vivant. Aussi nous ne concevons pas que les autorités aient mis tant de temps à se rendre compte du danger immense que le stupide programme, inspiré par un fol orgueil, et l'amour déréglé du gain, faisait courir au Roi. Mais elles paraissent l'avoir compris à la fin. Et il a fallu l'intervention de la police secrète des autres pays pour rappeler à la police de Londres la folie coupable qu'on préparait. Il semble avéré que les autorités anglaises ont été averties que des anarchistes bien connus de plusieurs grandes villes du continent manquaient depuis quelque temps et qu'on les supposait partis pour l'Angleterre.

En effet, en date du 17 juin, une dépêche de Londres disait : " Le bruit court ici ce soir qu'on a découvert un complot pour assassiner le roi Edouard. On dit que le Roi n'a pas pris froid à Aldershot, mais qu'on le dit malade simplement pour excuser Sa Majesté de paraître aux fêtes publiques. A l'appui de cette rumeur, on fait remarquer que le retour du Roi à la santé, après son arrivée au château de Windsor, a été aussi complet et rapide que l'attaque avait été subite. " (Voir le *Journal*, de Montréal, 18 juin, première page.)

Comme on le voit, l'idée que la maladie du Roi n'était qu'une maladie diplomatique a pris naissance à Londres même, dès le 17 juin.

Une maladie diplomatique est plus ou moins grave, selon les besoins de la circonstance qui la provoque. Ici, il fallait une maladie assez grave pour mettre fin à la procession insensée, au milieu de ces deux rangées d'estrades meurtrières ; procession qu'on n'aurait pu organiser autrement si l'on avait voulu délibérément inviter les anarchistes à assassiner le Roi.

Certes, la maladie diplomatique s'explique, si elle ne se justifie pas, en pareille occurrence. Mais il aurait été mieux, ce nous semble, pour le gouvernement de prendre courageusement la responsabilité de l'erreur commise et de dire au monde : la procession n'aura pas lieu, parce qu'elle exposerait gravement et inutilement la vie du Souverain.

On paraît avoir préféré la comédie d'une maladie diplomatique, assez gauchement jouée du reste. C'est à tort, croyons-nous.

LA PERSECUTION EN FRANCE

M. l'abbé Lasfargues devant les tribunaux

M. l'abbé E. Lasfargues, ancien directeur, pendant dix ans, du Patronage, de Québec, bien connu et estimé de tous nos lecteurs de cette ville, actuellement directeur de l'orphelinat Saint-Vincent de Paul, au Petit-Saint-Jean-lès-Amiens, vient d'écrire, en date du 16 juin, à une personne de Québec, une lettre très intéressante dont on nous permet de faire les extraits suivants :

... " Je suis sous le coup d'une poursuite judiciaire. J'ai failli renverser la République ! et mettre à mal tous les républicains passés, présents et futurs ! ! Vous ne me saviez pas si terrible. Voici comment je m'y suis

pris pour tramer ce noir complot. Ayant été religieux, j'ai continué à habiter dans la même maison avec monsieur l'abbé Nansot, un complice. J'ai continué à recueillir des orphelins, à leur donner à manger, à les instruire et à leur faire prier le bon Dieu. Vous comprenez qu'il faudrait qu'une République fût bien solide pour résister à une pareille attaque. Heureusement la justice veillait ! la fameuse loi était applicable dans la nuit du 2 au 3 octobre, 1901. Ce même 3 octobre, à 9 heures du matin, le commissaire se présentait à l'Orphelinat pour constater la présence du terrible ennemi. Le 3 décembre je comparais devant le Procureur de la République. Les 24 mars, 28 mars et 17 mai, j'étais interrogé par le juge d'instruction. Le 25 mai, les gendarmes venaient vérifier les livrets militaires de tous les employés et domestiques. Le 6 juin, le commissaire central, après avoir placé des agents à toutes nos portes, se présentait pour faire une perquisition minutieuse dans tous les locaux de la maison afin d'y trouver dix religieuses de la Congrégation de Sainte-Marie de Torfou.

Le commissaire a interrogé les pauvres sœurs bien émues. Lui-même, le pauvre homme, suait à grosses gouttes ; il ne faisait pourtant pas chaud, j'avais dû faire du feu dans ma chambre. Puis, il voulut bien me dire que les religieuses ne s'étant pas cachées, il ne ferait pas de perquisition ! C'était gentil de sa part, n'est-ce pas ? Enfin, vendredi prochain et samedi, 20 et 21 juin, nos chères sœurs iront se confesser... chez le juge d'instruction. On prétend, en effet, que leur congrégation n'est pas autorisée. Elle l'est bel et bien par un décret du 4 mai 1852. On doit bien le savoir, mais je crois que c'est une ruse de police pour pouvoir les interroger sur l'Orphelinat et le grand criminel que je suis.

Voilà où j'en suis. Dans quelques jours ou quelques semaines, j'irai, avec mon complice, m'asseoir sur le banc des voyous, des ivrognes et des voleurs ; on me jugera et... probablement on me condamnera ; on fermera peut-être la maison et l'on mettra mes pauvres orphelins dans la rue. C'est charmant ! et vous croyez que je puis ne pas regretter le Canada ! ...

... " Une autre commission encore, s'il vous plaît, auprès du bon Dieu, celle-là ; celle de bien prier pour moi et pour mon œuvre surtout ; car moi, je me tirerai toujours d'affaires, mais mes pauvres enfants ! Priez aussi pour la France, elle va à la ruine par toutes ces persécutions. Quand un peuple abandonne le bon Dieu, que peut-il espérer ? "

NOTE DE LA RÉDACTION : — Nos lecteurs qui connaissent M. l'abbé Lasfargues savent si c'est un prêtre capable de faire autre chose que du bien. Nous, qui avons eu l'avantage, l'été dernier, de visiter son orphelinat aux portes d'Amiens, nous pouvons affirmer que c'est un établissement absolument modèle.

Voilà les hommes et les œuvres auxquels le gouvernement français s'attaque !

Et des Français, qui, malheureusement, ne sont pas tous des laïques, viennent au milieu de nous et essaient de convaincre nos populations que le gouvernement français, imbu de la haine sectaire, est un bon gouvernement que nous devons admirer. Et, chose plus déplorable encore, des Canadiens-

français, qui ne sont pas non plus, tous des laïques, sont des courbettes devant ces émissaires, directs ou indirects, du détestable gouvernement français qui déshonore la belle France de nos ancêtres !

François Coppée

On a naguère annoncé que M. François Coppée s'était retiré de la *Patrie Française*, et cela non de son plein gré, mais bien parce que M. Jules Lemaitre lui a fait entendre que ses professions de foi religieuse risquaient de compromettre l'œuvre parlementaire de la Ligue.

" Il m'est impossible, écrit M. Coppée, de rester plus longtemps président d'honneur d'une compagnie qui me bannit de ses conseils et je me hâte de vous donner ma démission. "

M. Jules Lemaitre l'accepte avidement en ces lignes :

" Votre lettre me désole, et si je ne sentais que votre décision est irrévocable, je vous supplierais de rester. "

Comme on le sait, M. François Coppée, le poète des humbles, est converti depuis quelques années. Voici ce qu'il écrivait au lendemain de sa grave maladie qui fut pour lui le véritable salut : " Qu'elle soit donc bénie, l'année qui s'enfuit ; car elle fut pour moi l'année de l'épreuve, l'année de la grâce, où j'ai pu recueillir les ruines de mon cœur et où j'ai rallumé, dans ce vase fait de débris, le grain d'encens de la prière. Je considère avec tristesse mon âme en lambeaux, ayant vergogne d'offrir à Dieu un si misérable présent. Mais je prends confiance en cette pensée que sa miséricorde est pareille à l'ingénieuse charité de ses admirables servantes, les Petites Sœurs des Pauvres qui avec quelques haillons et le rebut des cuisines, habillent et nourrissent des vieillards indigents. " Quelque temps auparavant, quand la lumière commençait seulement à poindre dans son âme, M. François Coppée nous racontait ses premiers efforts pour tourner son cœur à la prière : " J'étais donc là, et je priais. Hélas ! pour bien prier, pour prier, non des lèvres seulement, mais du fond de mon cœur, je dois faire un effort. Il est si chétif, si débile, le dernier reste de foi que je croyais avoir perdu pour toujours et que m'a rendu la souffrance, c'est comme un tison noir et presque éteint, où courent seulement quelques étincelles et que je ranime éperdument de mon souffle. Dans le désert de mon âme desséchée par toute une vie d'indifférence, il me faut arracher à chaque pas les mauvaises herbes de la négation et du scepticisme. Heureusement vous coulez encore, ô mes larmes ! vous féconderez ce sol aride, et déjà j'y vois poindre le blé vert de l'espérance ! "

Depuis sa conversion, les épreuves n'ont pas manqué à M. Coppée ; mais heureusement " le blé vert de l'espérance, " qui poussait dans le sol aride de son âme s'est aujourd'hui doré au soleil de la foi.

A PROPOS D'ÉTUDES CLASSIQUES

Extrait de la LETTRE PASTORALE de NN. SS. les Archevêques et Evêques des Provinces Ecclésiastiques de Québec, de Montréal et d'Ottawa, sur l'Education.

L'Episcopat canadien-français publiait, à la date du 19 mars 1894, sous forme de *Lettre Pastorale*, une instruction extrêmement importante sur la très grave question de l'éducation chrétienne de nos enfants. C'est un document à lire, à relire et à méditer. Aussi Mgr Fabre, archevêque de Montréal, sans doute parce qu'il comprit l'opportunité tout exceptionnelle de cette Lettre, pour son diocèse, ne se contenta point d'en ordonner la lecture au prône dans toutes les églises : il la fit publier à part et en recommanda la diffusion. "Afin, disait-il, dans sa circulaire du 30 mars, que cette Lettre Pastorale, si opportune à l'heure présente, se répande dans les villes et les campagnes et que les fidèles, en la relisant souvent, s'en pénètrent et s'efforcent de conformer leur conduite privée et publique aux précieux enseignements qu'elle renferme, on en a fait une édition populaire. C'est une brochure d'une centaine de pages, petit format, dont vous pourrez vous procurer des exemplaires aux bureaux de la Chancellerie à raison de trois dollars le cent. Je vous engage fortement, chers Collaborateurs, à vous faire les propagateurs zélés de cette Lettre dont nous attendons les plus heureux fruits". Voilà ce que l'on a pu lire dans une annonce de ce temps-là.

Parmi les points traités dans la Lettre collective de nos Evêques sur l'Education, se trouve naturellement celui des études vers lesquelles se tournent bon nombre de nos enfants, en sortant de l'école primaire. NN. SS. les Evêques, comme l'Eglise l'a toujours fait du reste et en particulier Léon XIII plus d'une fois déjà, se gardent bien de méconnaître l'utilité des études commerciales, industrielles, techniques ; ces études spéciales, ils les apprécient, au contraire, et les encouragent ; et les maisons destinées à les promouvoir ont leur pleine approbation et peuvent compter sur leur appui dévoué, tant que ces maisons, bien entendu, donneront, sous le rapport de l'éducation chrétienne, toutes les garanties que l'autorité religieuse a le droit et le devoir d'exiger au nom de Dieu et de l'Eglise, dont étudiants et parents sont devenus les enfants par le saint Baptême. Mais les Evêques ne laissent pas pour cela d'attacher une importance plus grande encore aux *Etudes classiques*, qui ont pour but spécial de donner cette haute éducation intellectuelle dont nous avons aujourd'hui un plus pressant besoin que jamais, nous surtout Canadiens-français. Oui, certes, cette haute formation intellectuelle, qui n'est qu'un rêve creux sans une étude sérieuse de littérature ancienne et moderne et un cours complet de philosophie faite en latin, cette haute formation est une préparation essentielle, absolument nécessaire, indispensable pour tous ceux qui doivent devenir un jour la classe diri-

geante dans un pays : préparation, disons-nous, nécessaire aussi bien pour les études professionnelles que pour les études théologiques. Bien plus : qui-conque aspire au beau titre de *littérateur* ou de *savant* en quelque branche particulière, ne réussira jamais à s'élever au-dessus du niveau de *littérateurs* et de *savants vulgaires*, quelque distingués et supérieurs même que l'on puisse supposer ses talents naturels, si la haute formation dont nous parlons lui a manqué. Mais, qu'il nous soit permis de le redire, cette formation nous est tout particulièrement nécessaire à nous, Canadiens-français, qui sommes environnés d'éléments hostiles à notre Foi et à notre Nationalité, éléments qui travaillent sans relâche à nous faire adopter leur esprit, leurs tendances et leurs méthodes matérialistes, afin de nous noyer plus tôt dans le grand tout saxon. Le danger, pour nous, de nous laisser entamer, de renoncer à nos meilleures traditions nationales et de voir détruire par là la plus sûre garantie de notre avenir comme peuple distinct et sincèrement catholique, dans cette Confédération dont nous sommes partie intégrante, est singulièrement accru, à notre avis, par l'influence pernicieuse qu'exercent chaque jour sur nous l'esprit et les pratiques des Américains, nos voisins, et bien plus encore l'esprit, les conseils et les principes de certains visiteurs qui nous viennent de la France aujourd'hui. Inutile de nous arrêter pour montrer que ces derniers surtout constituent un très sérieux danger pour nous, puisqu'il est évident, pour qui-conque a des yeux pour voir, que plusieurs d'entre eux reflètent trop fidèlement, hélas ! les tristes idées et les maximes impies de la France maçonnique ou administrative actuelle, même quand rien ne nous les signale publiquement comme ses représentants officiels ou ses émissaires attitrés. Avons-nous donc oublié mesdames Loisillon et Couturier, envoyées de Jules Ferry, pour n'en pas mentionner d'autres ? Nous nous étonnons toujours, en voyant la facilité par trop naïve avec laquelle les nôtres se laissent presque chaque fois prendre aux discours insinuants, aux paroles et aux manières doucereuses de ces *illustres Français*. Il n'est pourtant pas rare de voir ces bons apôtres, qui souvent ne manquent ni de talents ni d'habileté, nous parler tout d'abord de notre commune origine, de notre état social, si florissant, de nos sources inépuisables de richesses de toute sorte, de nos progrès, de notre bel avenir enfin comme rejeton vigoureux de la race française en Amérique, etc., etc. ; puis, après avoir fait ainsi appel à toutes les ressources de l'art pour provoquer nos sympathies et s'être efforcés de nous captiver par le charme de leur langage, montrer un tout petit bout de l'oreille et jeter discrètement et en les voilant un peu quelques grains de leur mauvaise semence. C'est ainsi qu'ils finissent : et ça suffit, pensent-ils, pour le moment ; ils savent que généralement nous ne sommes pas encore prêts à porter davantage. Mais ils savent aussi que nous avons au milieu de nous quelques jeunes esprits forts—tout le monde sait que fort ici veut dire faible, très faible en connaissances

généralement, mais plus particulièrement en catéchisme—que nous avons tout un noyau d'école impie et radicale, formé en partie d'un triste élément d'importation française, en partie de *gens de lettres* et de *petits crevés* du pays, qui font dans une certaine presse : nos illustres visiteurs savent par conséquent que leur mauvaise semence se répandra petit à petit et produira avec le temps une moisson. D'autant plus, on peut le supposer sans témérité, qu'ils ne doivent pas manquer de profiter des entretiens particuliers avec les intimes afin d'arriver au moyen d'assurer le succès. En d'autres termes, ces messieurs voudraient que la Nouvelle France, qui, grâce à Dieu, est encore sous plus d'un rapport une image de la vieille France catholique aux jours de sa gloire la plus pure, devint l'image de la France moderne, de la hideuse France administrative, telle que l'ont faite la libre-pensée et la franc-maçonnerie.

Nous ne voulons certes pas ranger parmi ces hommes MM. Cambon et Croiset, mais cependant comme nous l'avons dit déjà, ici même, dans la *Vérité*, on les a vus faire, devant un nombreux auditoire montréalais, l'un l'éloge de la détestable *Université d'Etat* en France, l'autre le procès des *Etudes classiques* sous couleur de les défendre. Et notre presse radicale d'applaudir, de chanter victoire à la pensée que bientôt avec des théâtres comme en France, avec des hôpitaux laïques comme en France, et des bibliothèques publiques empoisonnées mises à la portée de notre jeunesse, toujours comme en France, et un fort bourrage indigeste d'études utilitaires remplaçant en grande partie le grec et le latin comme dans les classes de l'Université de France,— que bientôt, avec tout cela, les jours d'une complète émancipation morale et intellectuelle vont enfin luire pour le Canada !

Comme on l'a fort bien dit, la haine du latin, langue sacrée de l'Eglise, et la haine de la Religion sont sœurs ; et c'est précisément là ce qui portera toujours, comme instinctivement, tous les catholiques sincères et dévoués, à prendre la défense de la langue latine comme langue *parlée*, en supposant même qu'entendre et parler le latin ne fût ni un moyen souverainement efficace de haute formation littéraire ; ni une nécessité absolue pour l'étude tant soit peu approfondie de la Philosophie, de la Théologie, de l'Ecriture, du Droit canon, de toutes les sciences ecclésiastiques ; ni le véhicule indispensable dont a besoin l'Eglise, gardienne de la vraie Foi et maîtresse de la civilisation chrétienne, pour se faire comprendre partout, pour partout dissiper les ténèbres de l'erreur et du vice, faire pénétrer la lumière, et remplir sa divine mission dans le monde entier.

Le lecteur, après ce que nous venons de dire, verra mieux pourquoi nous avons cru à propos de citer le passage suivant de la *Lettre Pastorale* du 19 mars 1894.

A des idées fausses qui cherchent à s'implanter partout, partout il convient d'indiquer au moins les principes d'une solide réfutation.

Pour n'être pas obligé de prolonger davantage nos observations, nous nous

contentons de souligner, de mettre en italiques les quelques passages sur lesquels nous désirons attirer tout spécialement l'attention. Cela nous paraît tout à fait suffisant pour rectifier bien des idées fausses qui courent les rues touchant les études classiques ; cela est même plus que suffisant, en particulier, pour réfuter une des idées émises par M. Croiset, savoir : qu'il est inutile d'apprendre le latin pour le parler et qu'il suffit d'apprendre un peu de grammaire pour traduire sous la direction d'un maître !

Mais arrivons à notre citation :

"Parmi les enfants qui sortent de l'école primaire, les uns (et c'est le grand nombre) s'en vont de suite grossir l'armée des travailleurs. D'autres prennent le chemin de l'école spéciale, consacrée à la science de l'industrie ou du commerce ; d'autres enfin, appelés par Dieu à une plus haute mission sociale, viennent se ranger sur les bancs du collège classique.

"Dans la pensée de l'Eglise, Nos Très Chers Frères, le collège classique n'est donc pas une institution destinée à former des spécialistes pour telle ou telle branche particulière de l'activité humaine. Non, c'est une mission d'un caractère plus général, un établissement qui a pour but de donner au jeune homme, futur ministre de l'Evangile ou futur membre des classes dirigeantes de la société, cette formation élevée de l'intelligence et du cœur, à laquelle se surajoutent les études professionnelles et sur laquelle celles-ci reposent comme sur leur fondement naturel.

"Pour cela, sans exclure l'enseignement des matières qu'on est convenu d'appeler pratiques et qui appartiennent plutôt soit à l'école primaire soit à l'école spéciale, l'Eglise veut surtout qu'on y développe l'esprit des jeunes gens par l'étude des langues et des modèles classiques, qui, d'après une expérience répétée de plusieurs siècles, sont et seront toujours les instruments les plus efficaces de la formation intellectuelle. Non seulement, en effet, le commerce des auteurs anciens fait passer sous nos yeux ce que le génie littéraire a produit de plus magnifique dans le domaine du beau et du vrai, mais encore l'analyse et l'étude de leurs ouvrages, tout en développant les facultés de l'esprit, servent admirablement à mieux faire comprendre les langues modernes elles-mêmes.

"Nous ajouterons que l'Eglise attache, non sans raison, une importance souveraine à l'étude approfondie des sciences philosophiques, lesquelles ont une portée et une utilité si générale. N'est-ce pas, en effet, à la philosophie que les sciences inférieures empruntent leurs principes ? N'est-ce pas sur ses conclusions si sûres, si lumineuses que se fondent en particulier et la science du droit et la science de l'homme ? Aussi est-il désirable que tous ceux que leur vocation destine aux études professionnelles n'entreprennent ces dernières qu'après avoir puisé aux sources vivifiantes de la philosophie ces principes et ces connaissances qui font les esprits bien pensés, judicieux, capables de résister aux sophismes de l'erreur et de jouer un rôle sérieux dans le gouvernement des Etats.

"Il convient aussi de rendre à nos

institutions classiques et autres le témoignage bien mérité qu'elles enseignent les sciences pratiques avec un succès toujours croissant et selon les besoins du pays, et qu'elles ne négligent rien pour développer les études qui peuvent être utiles dans le commerce de la vie.

« Du reste, N. T. Ch. F., cette haute culture classique, littéraire et philosophique que Nous vous recommandons, est en parfaite harmonie avec le tempérament, le génie propre et les aptitudes de notre race et des peuples catholiques en général. L'amour du vrai et du beau dans la religion et les lettres a été, dès le principe, le signe caractéristique de la civilisation canadienne; et ce serait une faute grave, une sorte de déchéance et d'abdication nationale que de renoncer sciemment et délibérément à un si juste titre de gloire.

« Bénissons, N. T. Ch. F., la divine Providence d'avoir permis et voulu que la religion en cette Province exerçât jusqu'à ce jour un contrôle si efficace sur l'œuvre de l'éducation, et prions le Dieu tout-puissant de maintenir toujours parmi nous un ordre de choses si consolant. C'est une grande sauvegarde pour la foi et les bonnes mœurs; c'est aussi, disons-le, un motif de ferme confiance dans l'avenir intellectuel de notre patrie.

« L'Eglise catholique n'est pas opposée au vrai progrès: ce progrès, elle le désire au contraire, elle l'appelle de tous ses vœux, non seulement dans les sciences et les lettres, mais encore dans l'industrie, le commerce, l'agriculture, en tout ce qui peut améliorer le sort de l'homme. Elle voit d'un œil favorable la fondation d'écoles spéciales destinées à promouvoir nos intérêts matériels; elle fait même tout ce qu'elle peut pour perfectionner ce genre d'études, pourvu que ce ne soit pas au détriment d'études supérieures plus importantes et plus nécessaires; elle bénit le savant, chercheur infatigable, qui, après avoir arraché à la nature ses secrets et ses trésors de fécondité, les fait servir à son avantage et à celui de ses semblables.

« Entendez sur ce sujet l'éloquente et poétique parole du cardinal Pecci, devenu le grand pape Léon XIII :

« Combien l'homme apparaît majestueux et beau, alors qu'il commande à la foudre et la fait tomber impuissante à ses pieds; alors qu'il appelle l'étincelle électrique et l'envoie, messagère de ses volontés, à travers les abîmes de l'océan, par delà les montagnes abruptes et les déserts sans fin! Comme il se montre dans toute sa gloire, alors qu'il ordonne à la vapeur d'attacher en quelque sorte des ailes à ses épaules et de le conduire avec la rapidité de l'éclair à travers la terre et les mers! Comme il est puissant lorsque, par des procédés ingénieux, il développe cette force elle-même, l'emprisonne et la conduit, par des sentiers merveilleusement combinés, pour donner le mouvement et pour ainsi dire l'intelligence à la matière brute, laquelle ainsi remplace l'homme et lui épargne les plus dures fatigues! Dites-moi s'il n'y a pas en lui comme une étincelle de son Créateur, lorsqu'il évoque la lumière pour lui faire dissiper les ténèbres de la nuit et orner de

ses splendeurs les vastes salles et les palais. L'Eglise, cette mère affectueuse, qui connaît tous ces progrès, est si loin de vouloir y apporter des obstacles, qu'à cette vue, au contraire, elle tressaille de joie et d'allégresse.... D'autre part, quelle raison pourrait-il y avoir pour que l'Eglise fût jalouse des progrès merveilleux que notre âge a réalisés par ses études et ses découvertes? Y a-t-il en eux quelque chose qui, même de loin, puisse nuire aux notions de Dieu et de la foi? » (*Lettre pastorale sur l'Eglise et la civilisation.*)

« Ces remarquables paroles, contiennent nos Evêques, ne sont que le développement de la doctrine du Concile du Vatican au sujet de l'accord de la raison et de la foi: « Bien loin que l'Eglise, disent les Pères de ce Concile, soit opposée à l'étude des arts et des sciences humaines, elle la favorise et la propage de mille manières. Car elle n'ignore ni ne méprise les avantages qui en résultent pour les hommes; bien plus, elle reconnaît que comme les arts et les sciences viennent de Dieu, le maître des sciences; s'ils sont dirigés convenablement, ils doivent de même conduire à Dieu avec l'aide de sa grâce » (Conc. Vatic. Cap. IV. De Fide et Ratione.)

« O sainte Eglise catholique, pouvons-nous nous écrier avec saint Augustin, Mère véritable des chrétiens, c'est vous qui formez l'éducation du genre humain; vous vous faites enfant avec les enfants, forte avec les jeunes gens, tranquille avec les vieillards, en suivant ainsi les progrès non seulement du corps, mais de l'âme! » (S. Augustin, *De moribus Eccl.*)

Vient ensuite la conclusion générale de la belle instruction de nos Evêques: et nous ne résistons pas au plaisir de la citer ici à cause des avis si pratiques et encore si opportuns qu'elle renferme, bien qu'elle se rapporte moins directement à notre sujet.

« Voilà, N. T. Ch. F., la direction que Nous croyons devoir vous donner, pour assurer le bonheur et le salut éternel de vos enfants. Veillez sur eux; éloignez-les des mauvaises compagnies; ne leur permettez jamais des lectures dangereuses. Que votre vie vraiment chrétienne leur prêche constamment l'amour du devoir, l'esprit de sacrifice, la fidélité aux pratiques religieuses, la plus haute probité, le respect de l'autorité. Profitez des secours que l'Eglise de Dieu vous offre pour développer l'intelligence de vos enfants et former leur cœur. Pour y mieux réussir, respectez l'influence légitime de l'Eglise en matière d'éducation, et ne perdez jamais de vue qu'elle est de droit divin la gardienne de l'âme de vos enfants.

« Que le Bon Dieu répande sur vous et sur vos familles ses plus précieuses bénédictions! Puissent vos chers enfants faire votre joie et votre consolation sur la terre et être plus tard votre couronne dans le ciel! »

La brochure de M. Bourassa

Nous venons de recevoir un certain nombre d'exemplaires de la brochure de M. Henri Bourassa M. P. sur le *Patriotisme canadien-français*. On peut se procurer cette brochure en s'adressant aux bureaux de la *Vérité*. Prix, 10 cts l'exemplaire, \$1.00 la douzaine.

La déclaration ministérielle

Voici les principaux passages de la déclaration ministérielle du nouveau cabinet français, lue à la séance de la Chambre des Députés du 10 juin, par l'ex-abbé Combes, premier ministre (1).

Après quelques lieux communs, M. Combes s'exprime comme suit :

Le suffrage universel a prononcé: il a approuvé la conduite du gouvernement; il a envoyé au Parlement une majorité plus forte et non moins résolue à ne pas se diviser.

C'est à cette majorité, sans distinction de nuances, que nous faisons appel. Ses rangs restent ouverts à toutes les bonnes volontés: son union s'impose autant que jamais, à la fois pour achever l'œuvre de défense et d'action républicaine, si bien commencée par nos prédécesseurs, et pour donner au pays les réformes qu'il attend.

La coalition que le pays a condamnée avait tout essayé dans ces dernières années pour altérer le caractère national de l'armée et pour la détourner de son unique et noble mission. Nous combattrions avec la dernière énergie de pareilles tentatives, s'il s'en produisait encore. Nous saurons tenir l'armée à l'écart de la politique.

Cédant à de coupables suggestions, une partie du clergé a voulu confondre la cause de l'Eglise catholique avec celle des congrégations religieuses. Contrairement à l'esprit de la législation, elle est descendue dans l'arène électorale. De tels écarts sont intolérables. Nous aurons à examiner avec vous si les moyens d'action dont le gouvernement dispose aujourd'hui suffisent à en empêcher le retour.

La loi des associations est entrée dans sa période d'application administrative et judiciaire. Le gouvernement tiendra la main à ce qu'aucune de ses dispositions ne demeure frappée d'impuissance.

Nous vous proposerons en même temps d'abroger la loi du 15 mars 1850 sur l'enseignement et de restituer à l'Etat, sans qu'il soit besoin de revenir au monopole universitaire, des droits et des garanties qui lui font absolument défaut.

La situation financière de l'heure actuelle présente des difficultés que l'esprit de parti a essayé d'exploiter soit en les exagérant, soit en les dénaturant, mais dont personne ne songe à se désintéresser.

Nous n'avons pas à rechercher si ces difficultés ne tiennent pas, au moins, pour la plus large part, à une crise et à des augmentations de char-

(1) Les journaux français ne nous disent pas si M. Combes a jamais été ordonné prêtre; mais il a certainement porté la soutane et le titre d'abbé. Il a été l'un des collaborateurs du Père d'Alzon, fondateur des Pères de l'Assomption. Il enseigna au collège des Pères à Nîmes, où il se fit remarquer par sa « piété, son onction, son air modeste », et aussi par sa grande sévérité. M. de Bernis, ancien député du Gard, raconte qu'au collège de Nîmes il fut un jour sévèrement puni par l'abbé Combes pour avoir souri pendant la prière. « En quittant la congrégation de l'Assomption, M. l'abbé Combes, dit le *Journal de l'Ain*, promena sa soutane à travers la France. Sa thèse de doctorat ès-lettres est encore signée: l'abbé Combes ». On ne donne pas de détails sur sa chute; on se contente de dire qu'il est aujourd'hui franc-maçon.

ges communes à toutes les nations de l'Europe. Nous avons, dans tous les cas, le devoir d'aviser.

C'est l'honneur de notre régime de libre contrôle d'avoir déjà traversé, il y a quinze ans, des difficultés plus graves et d'avoir réussi à ramener rapidement dans nos finances cet équilibre exact entre les recettes normales et les dépenses de toute nature que notre pays ne connaissait plus depuis trois quarts de siècles. Un tel souvenir nous dicte le programme budgétaire qui sera également le nôtre et le vôtre.

Nous ne négligerons rien pour apporter un sévère esprit d'économie dans les dépenses publiques, pour contenir dans les limites du possible les charges dont l'accroissement continu grève si lourdement les budgets de tous les grands Etats modernes et pour écarter définitivement tout ce qui pourrait compromettre notre crédit national, qui reste l'un des premiers du monde, au milieu des embarras passagers de l'heure présente.

Parmi les réformes que le suffrage universel nous a donné mandat d'entreprendre, une des premières places appartient à celles qui doivent introduire dans notre système fiscal plus d'équité et d'esprit démocratique et notamment au remplacement de certaines de nos vieilles contributions par un impôt général sur le revenu qui, taxant chacun suivant ses facultés, doit soulager dans une large mesure la démocratie des villes et des campagnes.

Nos populations attendent impatiemment la réduction du service militaire à deux ans qui, sans porter atteinte à la solidité de notre armée, doit assurer une égale répartition des charges imposées à la France par le souci de sa défense et de son honneur.

Le Sénat est saisi d'un projet de loi destiné à le réaliser. Nous en demanderons la discussion la plus prochaine et le gouvernement appuiera résolument cette réduction auprès du Parlement.

L'opinion publique a réclamé énergiquement la mise en harmonie de notre justice militaire avec les principes du droit moderne. La législation précédente n'a pu mener à bonne fin que quelques fragments de l'œuvre entreprise. Nous vous convierons à la compléter avec nous en même temps que nous réformerons dans le même sens les corps disciplinaires et les établissements pénitentiaires de l'armée.

La Chambre dernière avait chargé le gouvernement de lui préparer l'étude des conditions dans lesquelles pourrait s'opérer le rachat d'une partie de nos chemins de fer. Nous nous conformerons à cette décision.

C'est un problème qui s'impose à toutes les démocraties modernes, que d'assurer une retraite aux travailleurs de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, qui se trouvent sans ressources, quand l'âge a brisé leurs forces.

Ce problème, la législature dernière l'a abordé; elle n'a pas eu le temps de le résoudre. Nous en reprendrons l'étude avec vous.

Nous croirions manquer à l'une de nos tâches essentielles, si nous ne cherchions pas en même temps, dans toutes les branches de l'activité natio-

nale, les mesures d'ordre économique qui, sans toucher au principe de la propriété individuelle, pourront assurer plus de garanties au travail, plus de justice à notre société laborieuse, plus de bien-être aux déshérités, plus d'indépendance et de force vis-à-vis des intérêts privés, à notre état démocratique représentant légal des intérêts généraux.

Enfin, nous n'oublierons pas que c'est dans les détails quotidiens de l'administration qu'il importe de faire sentir à tous l'esprit d'action républicain et de liberté laïque dont le gouvernement est animé.

Notre démocratie, dans son bon sens, n'a jamais pu comprendre qu'entre la nation, qui s'est tant de fois prononcée et les ministères choisis pour exécuter ses volontés, des influences ennemies se glissent dans les rouages de nos administrations.

Nous avons une aversion profonde pour tout ce qui tendrait à scruter ou incriminer les convictions intimes des serviteurs loyaux de l'Etat, mais nous ne tolérerons jamais qu'à l'ombre de notre gouvernement républicain s'abritent des malveillances systématiques, armées des moyens d'action qu'il confère contre les idées dont il s'inspire et contre les bons citoyens fidèles à la cause des libertés modernes.

Ne perdant jamais de vue les intérêts supérieurs et permanents du pays, notre politique extérieure continuera de pratiquer une alliance dont la France et la Russie apprécient également l'action bienfaisante et où l'opinion universelle voit une garantie essentielle de l'équilibre du monde ; elle cultivera des relations et des amitiés qui se sont heureusement développées ou renouées et que facilitent la communauté d'origine et le voisinage, la similitude des institutions et de l'histoire.

Respectueuse des droits d'autrui, elle s'appliquera à maintenir intact le patrimoine moral et matériel de la France.

REVUE POLITIQUE

SOMMAIRE :—*Business is business*.— La ligue de l'Empire en Angleterre ne veut pas de la préférence en faveur des colonies.— Le salut de l'Angleterre est entre les mains des colonies.— Discours de lord Beresford, de M. Haldane et de sir Gilbert Parker.— Ce dernier est aussi contre la préférence.— Chacun pour soi.— La frontière de l'Alaska.— La conférence intercoloniale.

Il y avait à Londres, le 22 juin, réunion du Conseil de la *Ligue de l'Empire* et le colonel Denison y assistait. Lord Avebury, mieux connu sous le nom de sir John Lubbock, présidait. Il s'y est passé un fait qui prouve une fois de plus que tout le programme de M. Chamberlain est au profit exclusif de l'Empire — lisez l'Angleterre — et contre les intérêts des colonies ; que la Ligue de l'Empire au Canada est une organisation qui travaille, inconsciemment peut-être, mais réellement, au seul profit de John Bull.

On sait que le colonel Denison a parcouru la Grande-Bretagne et qu'il a parlé en faveur d'une préférence

douanière pour les produits coloniaux, en retour de laquelle nous verserions à un fonds de défense de l'Empire 5 à 10 pour cent de nos revenus de domaines prélevés sur les marchandises des autres pays. Les membres anglais de la Ligue sont bien en faveur d'un fonds de défense, mais non de la préférence. Le fonds de défense, très bien ; c'est pour le bénéfice de l'Empire. La préférence, non ; car c'est au bénéfice des colonies. Aussi à la réunion du 22 juin les membres de la Ligue n'ont pas caché au colonel Denison leur mécontentement de ce qu'il ait osé parler en faveur de la préférence. M. Sidney Buxton M. P. au nom de tous protesta contre la conduite du colonel et déclara catégoriquement que la Ligue de l'Empire n'entendait pas travailler en faveur de la préférence aux colonies.

John Bull veut bien recevoir mais il prétend ne rien donner — *Business is business*.

Le même sentiment prévaut partout.

A une réunion de la *Society of Comparative Legislation*, tenue à Londres le 13 juin dernier, au *Colonial Institute*, M. R. B. Haldane K. C., M. P. a fait voir que l'Angleterre traverse une phase excessivement critique et qu'elle doit trouver les moyens de conjurer les dangers qui la menacent tant au point de vue économique qu'au point de vue militaire. Il a laissé entendre que le salut de l'Empire est entre les mains des colonies.

Il est remarquable qu'à la veille de la Conférence impériale presque tous ceux qui ont pris la parole en Angleterre, quoique parlant de sujets différents, en soient arrivés à la même conclusion, savoir : *l'Angleterre est en danger et le salut est dans les colonies*.

Lord Beresford, comme de coutume, a parlé la bouche ouverte à la réunion de la Chambre de Commerce de Londres, le 13 juin. Au sujet de la marine et de l'armée il a dit que le budget devrait être préparé par des hommes d'affaires, car ceux qui en ont eu la charge jusqu'ici n'ont fait que des bêtises.

Cela nous amuse toujours d'entendre un Anglais traiter ses compatriotes d'idiots et d'ignorants, eux qui se croient d'une race supérieure à celle des autres hommes qui peuplent le reste de l'univers.

Retenons bien les paroles suivantes de lord Beresford, car nous aurons peut-être l'occasion de les répéter souvent aux jingos arrogants qui n'ont cessé de nous casser les oreilles avec la prétendue formidable puissance militaire de la Grande-Bretagne. Retenons bien ces paroles et répétons-les à tout propos à ceux qui nous ont appelé traîtres, parce que nous ne voulions pas croire à cette incomparable valeur de l'armée anglaise :

" Nous ne pourrions plus nous passer des colonies, a dit lord Beresford. Je dis sans crainte que si nous n'avions pas eu l'aide des colonies dans la guerre anglo-boer nous ne nous serions pas aisément tirés d'affaire en Afrique du sud. Elles nous ont envoyé leurs meilleurs hommes et nous ont aidés à nous tirer d'embarras " (1).

(1) *Star*.— *Colonies and Great Britain*, page 8, 28 juin 1902.

N'est-ce pas ce que nous avons dit dans le dernier numéro de la *Vérité* ? Oui, encore une fois, sans les colonies, l'Angleterre aurait subi, en Afrique, une humiliante défaite.

Se plaçant à un autre point de vue, sir Gilbert Parker M. P. a dit à peu près la même chose, à un représentant de la *St James Gazette*.

Il avoue que l'Angleterre doit modifier sa politique coloniale en vue des avantages de toute nature qu'elle retire des colonies qui sont devenues indispensables au maintien de l'Empire, mais, en bon Anglais, il aimerait bien que celles-ci se contenteraient de donner sans recevoir. Parlant de l'union douanière impériale, il dit en substance : *Si cela fait l'affaire de l'Angleterre, j'en suis ; sinon, non*.

N'est-ce pas toujours le même refrain : " Nous sommes en péril ; nous comptons sur vous pour nous venir en aide, pour nous donner des soldats, des marins, des navires, de l'argent ; mais nous ne vous donnerons rien en retour. " *Business is business*.

Comme l'on voit, sir G. Parker conçoit bien l'excellence du proverbe : " Charité bien ordonnée commence par soi-même. "

N'est-il pas temps que nous le comprenions nous-mêmes et surtout que nous le mettions en pratique ?

Nous ne serions pas surpris que le gouvernement du Canada le comprit de cette façon. Ainsi M. Tarte écrit d'Ottawa à la *Patrie* du 27 juin :

" La Conférence Coloniale, comme on l'appelle, va commencer, sans retard, ses travaux. J'en attends, pour ma part, assez peu de choses. Il ne peut être question d'impôts de guerre, comme l'ont proposé quelques exagérés.

" Je ne crois pas, non plus, qu'il puisse être question d'arrangement de tarif nouveau.

" Le Canada ne consentirait pas à donner à l'Angleterre plus de préférence qu'elle en reçoit maintenant. En fait, comme vous l'avez dit déjà, il est probable que nous sommes allés un peu loin, et qu'il n'est pas impossible que nous soyons obligés de revenir sur nos pas, au moins en autant que certaines industries sont en cause.

" Peut-être serait-il dans l'ordre des choses ordinaires que l'Angleterre offrît à ses colonies une légère préférence. Je ne m'y attends pas, toutefois, sur l'heure. "

Nous sommes allés un peu loin, dit M. Tarte, en accordant un rabais de 33 1/3 pour cent pour les marchandises anglaises ! Nous le croyons bien, et comme tous les nationalistes nous pensons qu'il est temps de revenir sur nos pas et d'abolir ce rabais.

Faisons de la politique canadienne et non impérialiste. Protégeons nos propres industries et non celles de l'Angleterre. Soyons Canadiens avant tout. Imitons l'Angleterre. Efforçons-nous d'obtenir, de partout et toujours, le plus possible et de donner le moins possible. John Bull ne saurait nous blâmer. *Business is business*.

On lit dans la *Patrie* du 27 juin :

" Un de mes amis était à Washington récemment et a eu une entrevue avec M. Roosevelt. Le président, mettant la conversation sur la question d'Alaska, lui a déclaré que ni lui ni son cabinet n'avaient l'intention de céder un seul pouce du territoire

réclamé par les Etats-Unis. Les Etats-Unis, aurait ajouté M. Roosevelt, seront toujours disposés à traiter avec le Canada pour d'autres questions que celle-là. "

On peut être certain qu'il en sera ainsi. L'Oncle Sam ne cédera rien à John Bull quant à la frontière de l'Alaska. Tous les journalistes sérieux, tous les hommes politiques éminents, toute l'opinion publique aux Etats-Unis pensent comme le président Roosevelt. Il n'y aura pas d'arbitrage ; prenons-en notre parti et conduisons-nous en conséquence.

Une dépêche de Londres, en date du 28 juin dernier, énumère les sujets les plus importants qui seront discutés à la conférence intercoloniale, cette semaine :

" Les sujets suivants ont été proposés par le Bureau Colonial :

" Les relations politiques de la Grande-Bretagne avec les colonies.

" La défense impériale.

" Les relations commerciales de l'Empire.

" Les relations de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande avec les îles du Pacifique.

" Les sujets suivants ont été choisis par la Nouvelle-Zélande :

" Tarifs préférentiels par le moyen de droits modérés sur les marchandises anglaises manufacturées transportées sur des vaisseaux anglais.

" Diminution de droits dans la métropole sur les produits coloniaux non susceptibles d'impôt.

" Une réserve impériale pour service en cas de guerre à l'extérieur de la colonie où cette réserve est formée, le coût de maintien et d'équipement devant être partagé entre le gouvernement impérial et les gouvernements coloniaux : l'escadre d'Australie devra être renforcée sur les lignes des arrangements existants.

" Que des services de malle soient établis entre l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada et la Grande-Bretagne, les vaisseaux devant appartenir à des compagnies anglaises et être construits de façon à pouvoir être employés comme croiseurs en temps de guerre.

" Que les membres des professions libérales admis à pratiquer au Canada, en Australie et en Nouvelle-Zélande aient le droit d'exercer leur profession en Afrique-Sud.

" Que des conférences triennales aient lieu entre le ministre des colonies et les premiers ministres des colonies jouissant d'un gouvernement autonome.

" Les gouvernements du Natal et du Cap font la suggestion suivante :

" Que la naturalisation une fois obtenue dans aucune partie de l'Empire soit valable pour tout l'Empire.

" L'Australie fait les suggestions suivantes :

" Que la préférence soit donnée aux colonies pour les contrats de l'armée et de la marine.

" L'installation et l'achat de câbles transocéaniques.

" L'établissement d'une cour d'appel impériale.

" La protection mutuelle des brevets d'invention.

" On n'a reçu aucune information officielle quant aux suggestions faites par le Canada. "

Sir Wilfrid attend. Il ne saurait mieux faire.

Nous commençons à espérer que cette conférence n'aura pas grands résultats pratiques. Mais on n'est jamais sûr de ce que peut faire M. Chamberlain.

JÉRÔME AUBRY.

PETITE REVUE

La persécution en France | Une dépêche de Paris, en date du 27 juin, mande que le président Loubet a signé un décret ordonnant la fermeture immédiate de cent trente institutions religieuses. Il n'y a pas de persécution religieuse en France !

Les dépenses et les pertes | Une dépêche qu'a publiée le *Star*, de Montréal, en date du 21 juin, estimait à plus de 19 MILLIONS de dollars la dépense totale que devaient occasionner les fêtes du couronnement. Un seul équipage, celui du duc de Marlborough, avait coûté \$22,000. Une autre dépêche au *Star*, 27 juin, estime les pertes occasionnées par la remise du couronnement à une date ultérieure, se montent à CINQ MILLIONS de dollars. Un tel déploiement de faste méritait un châtement. Quelle que soit la vérité vraie sur la maladie du roi, le châtement est venu.

La race supérieure | Le *Star*, de Montréal, en date du 28 juin, publie l'entrefilet suivant dans ses colonnes de rédaction :

"Le sénat de l'Université de Toronto paraît avoir compté comme une année d'étude l'année que certains de ses étudiants en médecine ont passée en Afrique sud. Ceci veut dire, soit qu'il importe peu qu'un étudiant en médecine étudie ou non pendant l'année, à Toronto ; soit que le sénat de l'université de Toronto se montre patriotique à l'excès aux dépens des futurs patients de ces jeunes médecins."

Cela signifie, tout simplement, que lorsqu'on a le bonheur d'appartenir à la race supérieure, on fait ce que l'on veut !

Emeutes honteuses A Toronto | Le *Journal*, de Montréal, en date du 27 juin, traduit du *Toronto World*, en date du 25, un article où la feuille anglaise déplore amèrement les émeutes scandaleuses contre les Chinois sans défense dont l'orgueilleuse capitale de l'Ontario vient d'être le théâtre. "Son beau nom vient d'être terni" dit le *World*, et Toronto ne pourra plus s'enorgueillir "à la pharisienne."

Curieuse affirmation | Nous avons lu, samedi dernier, avec surprise, la curieuse affirmation suivante dans la Lettre de Québec, du correspondant de la *Presse* :

"Puisque le Canada, c'est nous, donc la Saint-Jean-Baptiste est la fête des Canadiens de toutes les origines. Lundi, nous avons vu des Canadiens d'origine anglaise, irlandaise et française dans les rangs de la procession de notre fête nationale. Qu'on leur demande à quel titre ils se sont enrôlés sous les plis du drapeau de la Saint-Jean-Baptiste, et ils répondront que c'est le drapeau national."

"Nos compatriotes d'origine étrangère célèbrent le souvenir du drapeau de leurs ancêtres....."

"Leur fête nationale est la nôtre, celle qui a été établie et choisie pour nous, les véritables habitants du Canada, les seuls qui y ont des traditions, une histoire. La fête de lundi m'a inspiré ces lignes incohérentes, mais profondément sincères."

"Lignes incohérentes", en effet ; car si quelques Canadiens anglais ou irlandais se trouvaient dans la procession de

lundi le 23 juin, bien sûr qu'ils ne représentaient ni l'élément anglais ni même l'élément irlandais de notre Province, et encore moins du Canada.

Il est bon de reconnaître la grandeur de vue de certains de nos compatriotes d'une autre origine, mais il ne faut pas tirer de là que la Saint-Jean-Baptiste est la fête de toutes les races du Canada. Et si ce qu'annonce le correspondant de la *Presse* arrive jamais, il n'y aura pas alors à se réjouir, car il serait à craindre que notre fête nationale n'eût perdu son vrai caractère national et religieux.

Pour haute trahison | Ces jours derniers on a commencé à Londres le procès du colonel Arthur Lynch, accusé de haute trahison. Ce procès cause partout une vive sensation. Le colonel Lynch fut arrêté en foulant le sol de l'Angleterre. Le solliciteur général, sir Edward Carson, a donné lecture de l'acte d'accusation. Il a rappelé la nationalité de l'accusé, son séjour à Paris, puis son départ, en 1900, pour le Sud africain :

"Le colonel, a-t-il ajouté, a levé un régiment pour le compte du Transvaal, et il a activement combattu les troupes du général Buller. Il était à Prétoria, le 15 janvier 1900 et il a écrit aux autorités du Transvaal pour les informer de son désir de combattre pour eux. Le 18, il a signé sa commission comme field-cornet, et dès lors il a servi contre les Anglais avec une activité fébrile."

On se demande pourquoi M. Lynch est revenu en Angleterre. Il prétend, nous le savons, qu'il a cessé d'être sujet britannique pour devenir Burgher. Mais cela le sauvera-t-il, maintenant surtout que les Burghers sont devenus sujets britanniques ?

Un coin du voile | Une dépêche très compromettante de Londres, en date du 25 juin, s'est glissée dans certains journaux canadiens — nous l'avons vue, entre autres, dans le *Mercury*, de Québec, même date. Cette dépêche nous laisse entrevoir que la conduite de la populace de Londres, alors qu'on croyait le roi entre la vie et la mort, a été vraiment déplorable. Cette dépêche dit : "La scène dans les rues la nuit dernière (du 24 au 25) particulièrement dans le Strand et Fleet street, a été une scène dont la plus grande ville du monde peut bien avoir honte. Les rues étaient aussi remplies par la foule qu'elles l'ont été chaque soir depuis que le peuple a commencé à s'amuser ; et l'allure de la populace n'était modifiée en rien. Il y avait, comme à l'ordinaire le bruit assourdissant des hourras, des chansons, du braiment des trompettes."

La populace de Londres est une bête cruelle et stupide. Puisqu'elle s'est comportée de la sorte en face de la nouvelle que le roi était aux portes du tombeau, que n'aurait-elle pas fait si l'on n'avait pas affiché une aussi grave nouvelle ? Nous avons peut-être là une autre explication de certaines choses étranges.

Nouveau ministre | On annonce que le 30 juin, M. Amédée Robitaille, député provincial de Québec-centre, a été assermenté, comme

secrétaire de la Province dans le cabinet Parent, en remplacement de M. Turgeon, qui prend définitivement le portefeuille de l'agriculture. M. Robitaille fera un excellent secrétaire de la Province ; et étant donné qu'il faut, de toute nécessité, un avocat pour diriger notre mouvement agricole, M. Turgeon fera l'affaire tout aussi bien qu'un autre.

Les insultes d'un Français de France | Les *Débats*, journal publié à Montréal et dirigé par un Français de France, insulte grossièrement le Canada et les Canadiens-français dans son numéro du 29 juin. Il prétend que les Canadiens-français n'ont ni écrivains ni orateurs de quelque valeur. "Pour faire courir Montréal à Notre-Dame, durant le Carême, dit ce journal, il faut faire venir un prédicateur de France". Et plus loin :

"Nous n'avons pas de culture littéraire, notre peuple ne lit pas, une grande partie de nos hommes censés instruits ne lisent pas non plus ; nous n'avons pas de bibliothèques publiques et il est une foule de gens parmi nous, qui croient encore qu'il vaut mieux n'en pas avoir."

"Nous n'avons pas de culture littéraire. Mais comment en acquérir quand les professeurs de nos collèges, qui ont mission de nous la donner, en sont eux-mêmes dépourvus ?"

Comment aimez-vous le genre ?

La fameuse commission | Certains journaux prétendent que Mgr Laflamme hésite à accepter la position de membre de la commission de, ou sur, ou contre la colonisation. Une dépêche de Québec à la *Presse*, 30 juin, affirme que M. Langelier a démissionné comme secrétaire. Comme il n'est jamais trop tard pour bien faire, le gouvernement Parent devrait plutôt renoncer à cette inutile commission, et mettre à l'étude un projet de réformes, en se guidant sur les vœux émis par le congrès de colonisation, de Montréal.

Lord Kitchener et les généraux boers | PRÉTORIA, 17 juin. — Lord Kitchener a adressé aux généraux Botha, Delarey et Dewet, la dépêche suivante :

"Maintenant que la remise des armes détenues par les Burghers du Transvaal et de la colonie d'Orange est complètement effectuée, je désire vous exprimer ma haute appréciation de l'indomptable énergie et du tact de tous les instants avec lesquels vous avez facilité la tâche de mes commissaires."

"Je reconnais combien vos efforts ont contribué à faire accepter partout par les Burghers, avec tant de loyauté, le changement de gouvernement, et je puis vous dire que la manière dont les Burghers se sont rendus à plus grandement à Sa Majesté le roi et a profondément impressionné le peuple anglais qui désire cordialement les accueillir comme concitoyens."

"J'ai la confiance qu'une ère nouvelle d'entière réconciliation de toutes les races s'est levée dans le Sud de l'Afrique".

Les membres du contingent d'honneur

En voilà des gens que la malencontreuse maladie du Roi n'a pas dû assommer du coup. Ou sait que des journaux de Londres annonçaient que nos soldats, composant le contingent d'honneur du Canada, au couronnement du Roi, de même que ceux des autres colonies, devaient être employés, ni plus ni moins, qu'à servir de cordon le long du parcours, lors de la parade du couronnement. Quand cette nouvelle fut communiquée à notre contingent, on dit que soldats et officiers protestèrent vivement, ce qui doit être un peu contre l'esprit de discipline militaire. Nous n'avons pas besoin de discuter la profondeur diplomatique d'un tel acte. On envoie des soldats pour représenter les milices canadiennes, et il plaît au gouvernement anglais de s'en servir comme piquets. Les membres du contingent d'honneur ont certainement pensé comme nous, qu'il valait peu la peine d'avoir joué tant des coudes pour se hisser dans les rangs et d'être ensuite venus de si loin pour devenir de simples policiers ; surtout après avoir eu l'assurance de prendre autrement part aux fêtes du couronnement et de défilier même devant les nouveaux couronnés. Quelle mine on aurait au retour ; certains journaux ne manqueraient pas de faire ressortir le côté risible de l'affaire ; et combien d'autres réflexions ces âmes répies trop tôt d'honneur n'ont-elles pas pu se faire ?

Aujourd'hui on annonce que nos soldats viennent de s'embarquer pour revenir au pays. Nous ne prétendons pas sonder les sentiments intimes des membres du contingent d'honneur, mais nous pouvons supposer, avec assez de justesse, qu'à côté de la première déception la dernière fut peu sensible.

SERMON OPPORTUN

Les journaux de Montréal nous rapportent que, dimanche dernier, fête des SS. Apôtres Pierre et Paul, le R. P. Hamon, S. J. a prononcé, à l'église Saint-Pierre, un remarquable sermon au cours duquel il a eu le courage d'aborder deux questions brûlantes : l'hôpital municipal et la bibliothèque publique. Du premier, une certaine école veut exclure Dieu ; de la seconde, elle cherche à bannir le prêtre. Le R. P. Hamon a fait un tableau saisissant de ce que c'est qu'un hôpital sans crucifix, sans religieuses et sans prières, et une bibliothèque qui n'est pas surveillée par les gardiens nés de la morale. La *Presse* dit que l'éloquent orateur "a flétri avec beaucoup d'énergie la conduite de certains individus d'outre-mer qui rêvent d'établir un ordre social fondé sur le mépris du prêtre et des vérités qu'il enseigne". Certes, quelques Français échoués dans la grande ville de Montréal y font un mal incalculable ; mais le R. Père n'a pas dû oublier de dire qu'ils sont puissamment secondés par des Canadiens-français.

Numéros demandés

Ceux de nos abonnés qui ne tiennent pas à conserver la collection de la *Vérité* nous rendraient grand service en nous faisant parvenir les numéros suivants :

1ère année : numéros 4—6—7—11—12—13—14—15—16—17—19—20—34—49.

2ième année : numéros 2—3—4—5—6—7—9.

3ième année : numéros 1—2—3—6.

9ième année : numéro 16.

11ième année : numéros 32—49.

12ième année : numéro 43.

15ième année : numéros 36—45.

16ième année : numéros 12—25.

18ième année : numéro 6.

Nouvelles de la Martinique

(De la *Croix de l'Isère*.)

La Révérende Mère Saint-Edmond, de la Communauté des Religieuses de Notre-Dame de la Délivrance, partie dernièrement pour la Martinique, raconte, ainsi qu'il suit, ses émotions, à l'occasion de l'éruption du volcan de la Montagne Pelée :

"C'est une échappée du tombeau qui vient vous donner quelques détails sur l'horrible catastrophe qui a presque anéantie la Martinique.

"Nous avons été éveillées, dans la nuit du 2 au 3 mai, par des détonations semblables à celles du tonnerre, venant du fameux volcan de la Montagne-Pelée, que l'on croyait éteint depuis 1851, et qui, je crois, est actuellement plus terrible que ne le fut jamais le Vésuve.

"A partir de ce moment, il y eut une forte pluie de cendres, qui dégageait une suffocante odeur de soufre.

"Tous les habitants du Morne-Rouge, affolés, se sont rendus à l'église pour recevoir une dernière absolution et supplier la Ste Vierge d'arrêter le bras de son divin Fils.

"La cendre a continué de tomber et tombe encore tous les jours. Des grondements sourds, semblables à ceux d'une locomotive en mouvement, se font entendre, même à une distance de plusieurs kilomètres de la montagne. Nous sommes sans cesse sous le coup d'une nouvelle catastrophe : la mort nous menace toujours.

"Le 8 mai, jour de l'Ascension, il y eut une violente secousse de tremblement de terre, qui nous fit quitter nos chambres à 1 heure du matin, puis une décharge électrique, à nous faire sécher de frayeur, accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre, nous plongea jusqu'à 5 heures du matin dans de cruelles et mortelles angoisses. Nous passâmes tout ce temps à la chapelle, faisant à Dieu le sacrifice entier de notre vie.

"A huit heures, alors qu'on croyait tout danger imminent passé, et que nous nous disposions à aller à la grand'messe, un nouveau tremblement de terre, suivi d'un craquement épouvantable se fit sentir ; je me précipitai à la fenêtre, et j'aperçus un spectacle impossible à décrire. Une énorme ouverture venait de se faire dans la montagne, vomissant du feu, des pierres et de la cendre embrasées, sur une étendue de plusieurs kilomètres.

"A voir la marche du fléau, on eût dit que le Morne-Rouge devait être frappé le premier ; mais Notre-Dame de la Délivrance, une fois de plus, nous protégeait miraculeusement. Ce fut notre malheureuse ville de Saint-Pierre, qui, en un clin d'œil, fut littéralement ensevelie.

"Nous étions toutes à l'église attendant la mort. Le père Mary, missionnaire de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit, se montra admirable de dévouement et de calme.

"Il se prodiguait à tous, donnant l'absolution, distribuant la sainte communion en viatique.

"La tourmente un peu apaisée, il célébra une messe basse, pendant laquelle le Saint-Sacrement fut exposé. Plusieurs de nos Sœurs et autres personnes certifièrent avoir vu l'image du Sacré-Cœur de Jésus se détacher sur le fond de l'ostensoir, durant le Saint-Sacrifice. Nous avons passé cette journée de l'Ascension à l'église et nous regardons comme miraculeux d'avoir échappé à la mort qui nous menaçait et qui nous menace encore, attendu que le Morne-Rouge se trouve précisément situé au-dessous de la bouche du cratère. Nous le voyons à l'œil nu ; il a des milliers de mètres de circonférence et chaque jour il s'ouvre davantage. Nous nous demandons si l'île entière ne sera pas engloutie...

"Et maintenant, qu'allons-nous devenir ? Dieu seul le sait ! Le volcan continue son œuvre de dévastation.

"Chacun voit dans cette catastrophe le doigt de Dieu. Depuis quelques mois, des Européens s'occupaient de la rédaction d'un nouveau journal socialiste, obscène et antireligieux, intitulé : *Le Prolétaire*. La semaine qui avait précédé le cataclysme, ils avaient, non seulement écrit d'affreux blasphèmes dans leurs colonnes, mais encore ils avaient fait apposer des affiches sur les murs de la ville et fait distribuer des chansons obscènes contre la Vierge et la Sainte Eucharistie.

"Ces témoignages de leur impiété sont encore là ; le bon Dieu a voulu les laisser comme une accusation contre ces misérables : le feu qui a tout détruit, a épargné leurs affiches."

Dans une note de la rédaction, la *Croix de l'Isère* ajoute :

Une correspondance de la Martinique à la *Croix de Paris* confirme l'apparition du Sacré-Cœur dans l'ostensoir exposé de Notre-Dame de la Délivrance au Morne-Rouge et aussi les blasphèmes immondes avec lesquels a coïncidé l'éruption :

"Et pendant ce temps, les émigrés de Sainte-Philomène et du Prêcheur, hébergés en ville, passent les nuits dans les orgies, chantant dans les rues :

La Vierge à l'écurie !

Le Christ à la voirie !

"M. le Curé de la Cathédrale fait arracher des portes de l'église des placards immondes contre la Sainte-Vierge.

"Et quand on parle de Saint-Pierre, chacun s'écrie : "Le feu du ciel a dévoré Sodôme !"

"Un témoin oculaire déclare positivement une pluie de feu. Saint-Pierre s'embrasa d'un seul coup."

Extrait d'un rapport du premier vicaire général de la Martinique, M. le chanoine Paret, à Mgr l'évêque de la Martinique, absent en France :

Jeudi, 8 mai, fête de l'Ascension.

Cette date devrait être écrite avec du sang !

A Fort-de-France, vers 4 heures du matin, un violent orage, avec éclairs et tonnerre, avait versé des torrents de pluie. Vers 8 heures, l'horizon vers le volcan était noir comme de l'encre, les nuages galopèrent dans la direction du Nord-Ouest. Le ciel devenait de plus en plus sombre. Tout à coup, j'entendis comme une grêle qui tombe sur les toits, sur les feuilles des arbres ; une immense rumeur s'éleva dans la ville. A l'église, où la messe de 8 heures était commencée, une panique épouvantable ! Le prêtre reste seul. En même temps, dans la nuit qui s'étend sur nous, le tonnerre roule, roule d'une manière continue, effrayante : la mer se retire par trois fois à plusieurs centaines de mètres. Le bateau qui partait pour Saint-Pierre retourne éfrayé. Etant sorti sur mon balcon pour me rendre compte de ce qui se passait, je le vois se couvrir d'une grêle de pierres et de cendres encore chaudes. Dans les rues, les gens restaient pétrifiés sur leurs portes ou couraient éperdus de tous côtés ; cela dura ainsi environ un quart d'heure, un quart d'heure de terreur !

Mais que se passait-il à Saint-Pierre !... Personne n'osait répondre... les communications par téléphone avaient été interrompues brutalement au milieu d'un mot. Quelques uns affirmaient avoir aperçu, par-dessus les montagnes qui nous en séparent, une colonne de feu monter dans le ciel, puis se répandre partout. L'angoisse la plus terrible étreignait tous les cœurs. A 11 heures, le bateau le *Marin* se hasarda à aller faire une reconnaissance et fut témoin du spectacle le plus terrifiant qui se puisse imaginer :

Saint-Pierre n'était plus qu'un épouvantable brasier !... Cette nouvelle, jetée vers 1 heure dans notre ville comme le glas funèbre de la Martinique, y provoqua une stupeur inébranlable ! Je n'essayerai pas de peindre de pareils tableaux : il faudrait la plume de Dante ou les accents de Jérémie.

—o—

Il serait temps de vous raconter comment s'est produite l'effroyable catastrophe. Cela n'est pas aussi aisé qu'on pourrait le croire ; d'abord parce que nul de ceux que le fléau a enveloppés n'en est échappé pour en faire le récit, ensuite parce que ceux que le fléau a épargnés et qui se trouvèrent sur ses limites, trop étonnés sans doute par ce dont ils furent les témoins, ne s'accordent pas entièrement dans leurs descriptions. Voici toutefois ce que j'ai pu recueillir de certain :

Depuis le matin de ce jour, 8 mai, les grondements du volcan sont devenus plus inquiétants, les poussées de cendre plus denses et plus noires. L'anxiété, autour de la montagne et dans la ville en fête, s'accroît de moment en moment. Soudain, à 7 h. 50, comme en témoigne l'horloge de l'hôpital arrêtée à cette minute précise, et demeurée seule providentiellement au-dessus des ruines, comme pour marquer dans l'histoire l'heure de la terrible catastrophe, une formidable détonation retentit dans toute la colonie, et l'on put contempler, s'élançant du cratère avec une rapidité vertigineuse, une énorme masse montant droit dans le ciel. Les noires spirales de cette colonne effrayante, sillonnées de décharges électriques, se déroulent dans l'espace, s'écartent, s'étendent ; et, mues par une puissance invisible, vont au loin décharger les matières incandescentes contenues dans leurs flancs.

Mais, de ces masses profondes, tout à coup une sorte de trombe de feu se détache, s'abat sur Saint-Pierre en ouragan, enveloppe, comme dans les mailles d'un horrible filet, la ville tout entière, sa rade et ses banlieues, depuis la pointe du Carbet jusqu'au Morne-Foie, près du Prêcheur en décrivant dans les terres, tout autour de la ville, une courbe régulière de 2 à 3 kilomètres.

Rien ne saurait donner une idée des commotions atmosphériques produites par cet ouragan de feu. Que contient-il ? Des matières en fusion ? des gaz ? des vapeurs brûlantes ? Tout cela ensemble ? Dieu le sait. "Devant lui, nous a déclaré un témoin bien placé pour voir le spectacle, tout est renversé et, à la fois, tout prend feu". Une nuit ténébreuse s'étend, mais aussitôt éclairée par les lugubres flammes de ce vrai cercle d'enfer. Depuis l'herbe des savanes, les récoltes des campagnes, jusqu'aux grands arbres, jusqu'aux maisons et édifices de la ville et de ses environs, jusqu'aux navires mouillés en rade, sur terre et sur mer, il n'y a plus qu'un seul, qu'un vaste brasier où se consomment 30,000 vies humaines ! Oh ! dans ce fracas épouvantable, combien elle a dû être horrible la minute d'agonie de tout un peuple ! Quelle plume pourra jamais dépeindre la lamentation qui monta à ce moment du sein de la cité mourante dans le sein de la miséricorde de Dieu !

Tandis que le tourbillon de feu parti du cratère se dirigeait vers le Sud et l'Ouest, élargissant sa puissance destructive pour étendre plus loin ses ravages, un autre phénomène digne de remarque vint l'enrayer. Comme tenu en réserve jusque-là par une main cachée, mais providentielle, tout à coup, deux puissants courants atmosphériques chargés de pluie, venant l'un du Sud-Est, l'autre du Nord, se précipitèrent sur les deux flancs de la trombe enflammée, la circonscrivirent sur une ligne nettement marquée en la refroidissant à tel point que nous

avons vu des personnes qui, s'étant trouvées sur cette limite de démarcation, reçurent à quelques pas de différence des matières brûlantes, et dont elles gardent les empreintes, d'un côté ; et de l'autre, la pluie de cendre boueuse et de pierres tièdes tombées partout ailleurs.

ÇA ET LA

Converti par le volcan

Un journaliste qui, des premiers, a abordé à Saint-Pierre après la catastrophe, écrit ceci au *Courrier de la Guadeloupe* :

"C'est horrible ! Il y a eu peut-être trois à quatre personnes qui sont sorties vivantes de la ville pour mourir de leurs blessures. L'imagination et la raison humaine sont confondues. Sur les ruines fumantes, dans ce silence de nécropole, on ne croit pas à la réalité. Je ne puis y croire et j'ai pleuré sur les ruines d'une ville si animée, si pleine de vie. Hier, je ne croyais pas en Dieu. Aujourd'hui j'y crois..."

—o—

Jugement remarquable

Le tribunal de Rodez, en France, vient de décider que le mot *franc-maçon* est une injure. Le député Lacombe ayant été appelé *franc-maçon* par trois de ses adversaires, au cours de la dernière campagne électorale, leur a intenté un procès et les a fait mettre à l'amende. Donc, même en France, où la *franc-maçonnerie* triomphe, l'épithète de *franc-maçon* est considérée comme injurieuse. C'est tout comme *methodiste*, au Canada.

—o—

Les noirs de la Martinique

On mande de Londres, 9 juin, au *Petit Journal*, de Paris :

"Un voyageur qui vient d'arriver des Indes Occidentales raconte que les noirs de la Martinique manifestent bruyamment leur joie de ce que les blancs aient péri dans la catastrophe. Ils croyaient un instant que toute la race blanche était exterminée et ils se considéraient comme maîtres du pays. Ils avaient même élu un gouverneur nègre.

"Les équipages des deux navires qui ont débarqué peu de temps après la catastrophe ont trouvé des noirs chantant et dansant au son des tambourins."

—o—

Une prospérité inouïe

C'est celle dont va jouir maintenant l'Angleterre.

L'autre soir, M. Chamberlain assistait à un banquet, à Londres.

Il a déclaré que l'Angleterre a obtenu, dans une paix honorable, tout ce pour quoi elle avait combattu :

"Nous sommes, a-t-il dit, au commencement d'une ère inouïe de prospérité et de paix qui justifiera nos sacrifices."

En effet, l'Angleterre a obtenu ce qu'elle voulait quand elle a commencé la guerre.

Elle voulait les mines d'or ; elle les a prises.

Elle voulait conquérir d'immenses territoires ; elle les a conquis.

Ce qui prouve bien que lord Salisbury se moquait du monde, quand il déclarait solennellement au Parlement anglais que l'Angleterre ne voulait ni mines ni territoires. Il... se trompait. Mais il fallait amorcer l'opération et préparer la "prospérité" inouïe qui va venir.